

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRÈS. — GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ÊTRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE, ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
W. H. ROWEN, Imprimeur.

46, Rue Grant, Faubourg St. Roch.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. L'année ou volume, se compose de 24 numéros et se divise en trimestres de 21, sans pertes pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestrielllement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Toute communication, demandes ou réclamations devront être adressées.—On insère gratuitement tous les articles littéraires et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle qui n'ont pas été admis que moyennant recommandation de 2 sous par ligne.

Prix des Abonnés. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au delà de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire. PRIMES.—On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en font pour dix piastres ont droit en outre à deux ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux encanteurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permission à la lecture à sa fille.

LES DOULEURS D'UNE FEMME HONNÊTE.

Suite et fin.

Valentine écrit, avant son départ, à son père, et lui en enchaîne toute-fois le véritable motif. Elle le supplie de venir lui dire adieu avant huit jours, époque qu'elle croyait être fixée pour ce voyage. Mais ses prévisions furent trompées : deux jours s'étaient point écoulés que tous les préparatifs étaient achevés, et le troisième au matin, Valentine dut monter en voiture, le cœur gonflé de larmes, sans revoir aucun de ceux qui lui étaient chers. Quelques jours après la jeune femme était installée au château de la marquisse dominicaine, qui en faisait les honneurs chaque jour à une foule de hobereaux du voisinage, petits nobles de campagne tout aussi vains que ceux des villes. Valentine passa les jours, les semaines, dans une tristesse qui commença à altérer sa santé. Elle avait écrit plusieurs lettres à son père, mais elle n'en avait reçu aucune réponse. Elle comprit enfin que son père ne voulait à tout prix la forcer à rompre avec sa vie passée, et que pour cela on ne reculait même pas devant l'acte coupable d'intercepter ses lettres. Alors, il lui prit au cœur une sorte de haine contre ceux qui cherchaient à étouffer dans son âme, au profit de leur orgueil, les plus nobles sentiments. Elle se sentit au-dessus d'eux, par la noblesse de ses pensées. Ils s'abaisèrent à ses yeux par la basse cruauté de leur persécution. Elle ne trembla plus, elle se fit froide et dédaigneuse. Le marquis s'aperçut promptement du sentiment de réprobation qu'il inspirait à sa jeune femme ; ses regards lui bien plus que son amour s'en offensent, et dès-lors il y eut entre la mère et la femme une séparation morale, qui ne devait plus avoir de terme.

Les semaines les mois s'écoulaient sans apporter aucun engagement dans la vie de Valentine. Salement ses douleurs profondes qu'elle renfermait au fond de son cœur grandissaient dans l'isolement. La pensée d'Emilie prit naturellement place dans les souvenirs de ses premières années et dans ceux de ses derniers féliciter de bonheur. Elle se rappela avec étonnement qu'Emilie était l'époux que sa bonne mère lui avait destiné. Elle se plut, dans son imagination, à refaire sa vie, à descendre de son rang jusqu'à jeune aveugle, et elle pleura son bonheur perdu. Elle pleura son repos, son passé et son avenir ; car elle comprit qu'elle n'aurait jamais Emilie d'un amour saint et dévoué... elle comprit enfin qu'elle n'aurait point, pour tout le bonheur qu'il lui aurait donné, pour toutes les souffrances qu'il lui aurait éprouvées.

Arrivée là, tout fut dit, sa vie n'eut plus d'avenir, elle n'y vit avec effroi que des douleurs sans nom. Sa jeune tête s'inclina, son corps s'affaissa sous le fardeau qui oppressait son âme, ses joues défilèrent, ses yeux devinrent sans éclat ; elle fut bientôt plus que l'ombre d'elle-même.

Sur la fin de l'été, les fêtes se multiplièrent au château. Nombre de visiteurs de Paris, et depuis huit jours il y avait nombreuse réunion. Tous les matins on arrangeait une nouvelle partie de plaisir. La classe, la pêche, les promenades sur Beau variaient les distractions, et parmi tous ces, oisif,

qui s'abattaient là où l'on promet le plus de jouissances, puis un ne s'inquiétait de la pitié de Valentine, éma, venait lui dire : — Vous souffrez ! — Une matinée que la jeune marquise attendait le retour de la messe... elle heureuse d'un moment de sa santé, elle se livrait à l'espérance de ses pensées, elle s'était approchée d'une terrasse qui dominait la route ; Un enfant de village jouait au pied du mur ; à l'aspect de Valentine, il promena un rapide regard autour de lui, et s'approchant un peu :

— Madame, une lettre.

Et il jeta aux pieds de Valentine un petit papier attaché à une pierre.

Valentine, surprise, détacha la pierre et ouvrit le billet. Il ne contenait que ces mots : — "Ma cousine, depuis trois jours, je me cache dans ce village, épiant l'occasion de vous voir, car je n'ose me présenter au château, je ne serais point reçu. J'ai à vous remettre une lettre de votre père. J'ai à vous parler de votre mère qui souffre loin de vous. Trouvez un moyen qui me permette de vous voir et de vous parler. Il y va de la vie de ceux qui vous aiment."

Valentine s'élança vivement au bord de la terrasse. L'enfant jura encore.

— Attendez-moi, dit-elle d'une voix brève. Elle courut à son appartement et traça ces lignes au crayon :

"Au bout du parc, sur la route de M..., le mur est percé et touche au pavillon dont on voit en dehors le chalet. Ce soir, à 10 heures, tâchez de le franchir, je vous attendrai."

"VALENTINE"

La jeune femme revint à la terrasse, jeta son billet à l'enfant, qui courut rapidement vers le village, elle le suivit long-temps du regard ; puis elle alla seule, elle se dirigea à ce qu'elle regarda de loirs. Elle comprit toute son imprudence, il était trop tard. Dans le premier moment, elle n'avait songé qu'à la lettre de son père que, devait lui remettre Emilie. Elle n'avait pensé qu'au bonheur de parler de sa mère, d'éprouver ses douleurs dans le sein d'un ami ; mais lorsque la réflexion vint, lorsqu'elle songea que cet ami était l'homme pour qui au fond de son cœur elle avait trouvé de l'amour, elle eut peur d'un rendez-vous accordé. Puis elle pensa à son mari qui pouvait surprendre Emilie. Glacée de terreur, elle jeta au loin ses regards comme si elle eût pu voir Emilie ou l'enfant, et défendre ce qu'elle avait ordonné, mais elle ne vit personne, et le son du cor, les aboiements des chiens, lui apprirent que la chasse venait. Elle chercha à dominer son émotion, et n'eut que le temps de se recueillir, elle dut revenir au château, et monter aux indifférents un front calme et serene.

Dix heures venaient de sonner, tout le monde était encore au salon. Valentine, prétextant une migraine, s'était retirée de bonne heure. Quelques personnes tentèrent de se réunir, et au milieu d'elles régnait une assez vive agitation. On s'échappait de temps à autres ces paroles. "Il faudrait peut-être prévenir le marquis... si c'était un maléfice... ce ne peut-être que cela." Le marquis donna de ses chuchotements s'approcha du groupe qui était le plus animé.

— Qu'est-ce donc, Messieurs ? dit-il d'un ton bref, qui lui était familière. Que se passe-t-il au château ? qui vous inquiète de ce point ?

Ceux à qui il s'adressait, surpris d'abord, balbutaient quelques mots sans suite, mais l'un deux, bon compagnon, qui ne comprenait pas leur hésitation, s'écria vivement :

— Il y a, monsieur le marquis, que moi, M. de Prague et l'abbé, nous avons prolongé notre promenade de son plus tard que de coutume. Tout-à-l'heure, nous traversâmes le parc ; et M. l'abbé voulut nous faire examiner le bel effet que produisait la lune en se levant au-dessus du petit pavillon qui ferme votre propriété. Nous nous retournâmes, et au lieu de la lune nous aperçûmes un homme, à cheval sur le mur qui borde la route, avait vu et qu'il s'était rejeté en dehors ; mais lorsqu'au-dessus nous eûmes une ombre se glisser vers le pavillon, dont la porte s'ouvrit et se ferma sur elle. Pas un de nous n'était assez jeune ni assez lâche, pour ne pas reconnaître l'ennemi, et je suis venu vous y révéler. Je ne sais pas pourquoi ces messieurs s'y opposaient. Si nous n'y étions pas un maléfice !... — Vous avez mal vu, mon cher monsieur, interrompit vivement le marquis, qui avait singulièrement pâli. Ce ne peut être un maléfice. Un domestique en retard et sans doute être sans peut prendre cette route pour éviter d'être vu par mon intendante. Voilà tout.

Personne ne répondit, seulement M. de Prague se pencha vers son voisin.

— Ne remarquez-vous pas que le marquis s'est troublé... madame la marquisse s'effraye-t-elle pas ce pavillon et ne s'y retire-t-elle pas tous les soirs ?

Un sourire équivoque accueillit cette insinuation perfide, et la conversation prit un autre sujet. Cinq minutes après, le marquis avait disparu du salon, d'où les dames s'étaient déjà retirées depuis quelque instans, et où il ne resta plus bientôt que quelques journeaux intrépides.

Pendant ce temps, le marquis avait été dans son appartement, il s'était emparé de deux pistolets, puis il s'était descendu dans le parc qu'il avait traversé d'un pas rapide.

Arrivé à la porte du pavillon, il s'assura que personne n'avait suivi. Il tourna vivement le bouton, la porte s'ouvrit.

Les imprudents ! murmura-t-il, il ferme la porte et ôta la clef, puis il passa dans l'interstice et se trouva en face de Valentine qui poussa un cri d'effroi ; un homme était assis auprès d'elle. C'était Emilie.

— Monsieur, monsieur, s'écria Valentine, fâle de terreux, en passant rapidement devant Emilie, pour se placer entre elle et son mari, — monsieur, je ne suis pas coupable... sur Dieu et mon âme, je ne suis pas coupable.

Un rire sec que fit entendre le marquis fut sa seule réponse et il avança de deux pas vers Emilie.

Monsieur, s'écria Valentine en saisissant son père dont vous n'avez et cruellement séparé, du non père mortel !... vous ne pouvez me soupçonner... de m'avoir vu Emilie au château. Votre sévérité, vos défenses !... — Vous n'avez pas craint de les enfreindre à 10 heures du soir, dans ce pavillon éclairé. Laissez, madame, le fait que justice se fasse.

— M. le marquis, dit Emilie d'une voix calme et

Tribune Publique.

Après d'espérer que le bon homme avait... L'éditorial d'aujourd'hui par conséquent sera...

Mr. le Rédacteur,

N'admirez-vous pas le coup de Jarnac auquel s'est livré Mr. L. G. pour frustrer la majeure partie d'entre nous du droit de pétition, droit qui fait la gloire et le lustre de nos sujets britanniques... quand on en jouissent ? N'avez-vous pas observé avec une joie toute particulière les tours de passe-passe auxquels il a eu recours pour faire accorder le libellé pétitionnaire (qui) est tout droit tiré de la démonstration raisonnée (qui) est tout droit tiré de la démonstration raisonnée ?

Mr. R. m'a prié de faire connaître à Mr. L. G. qu'il lui est impossible de se servir des mêmes outils que lui qui sont trop crochus et rouillés pour travailler le bois ; ses ouvrages en demandent de plus polis. Cependant cela ne l'empêchera pas de faire de son mieux pour ne pas être malade de se priver de l'agrément d'être assigné de tous les côtés.

Je suis Mr. tout simplement. UN HABITANT DE L'OTMIRIE.

(Monsieur l'Éditeur du Fantasque obligerait beaucoup un de ses lecteurs du comté de Perth en insérant dans sa feuille la notice suivante) : Mon cher ami F. S. L. Ene,

Je suis des plus étonnés de voir les moyens singuliers dont on se sert pour faire croire à nous tous pauvres habitants qu'il n'y a pas de malade dans nos pays comme on le fait depuis quelque temps. Je suis tout effrayé de la tournure que prennent nos petites affaires quand je les vois conduites à la source comme des tremes et complots de conspirateurs par les conseillers que nous avons choisis pour veiller à nos intérêts. À voir la manière cachée dont ils procèdent, on croirait qu'ils sont tout honteux de faire du bien ; c'est peut-être qu'ils veulent nous faire du bien d'une manière sournoise. N'importe, l'avenir nous en dira plus long.

Pourrais-je m'exprimer quelquefois quelques uns de nos conseillers très avisés ne cherchent qu'à embrouiller de plus en plus nos affaires locales qu'ils déclarent déjà ne pouvoir être éclaircies qu'après bien des années de soins et de travaux de tout ? Il ne nous reste plus à présent pour nous consoler que le refrain de la chanson du jaloux de village :

J'ôsons bien plus fautive quand j'ôsons malheureux.

Pour moi je crois fermement que les docteurs qui nous soignent veulent suivre la méthode de certains autres docteurs dont tout l'art consiste à faire traîner en longueur les maladies de leurs patients. Comment se fait-il que nous sommes trompés dans l'espoir que nous avions conçu de voir nos affaires conduites par la majorité dans l'intérêt public qu'av lieu de cela il se trouve que c'est la minorité qui mène par le nez la majorité pour un but d'intérêt privé. Tu pourrais peut-être me donner là-dessus quelques éclaircissements que je suis tout simple incapable de me procurer.

Tandis que tu seras en train de m'instruire, je te prie bien de vouloir si tu le peux me dire aussi pourquoi après avoir fait tant de démarches, présenté tant de pièces de toutes sortes nous ne pouvons ni voir, ni entendre, ni savoir la moitié de ce qui se passe dans notre conseil qui a pris un grand plaisir à discuter nos intérêts. On assure cependant que nous perdons beaucoup car quelques uns des conseillers font une terrible consommation de grandes phrases libérales et qui sont d'une grande beauté aux yeux de ceux qui les prononcent ; les autres n'en disent rien et déclarent ne pouvoir pas y comprendre grand chose. En attendant à répondre, je suis bien curieux de voir le bout de la corde qu'on nous laisse à tirer.

Si tu desires de plus amples informations je te renvoie à un article daté de Ste. Croix, signé L. M. et inséré dans la Gazette de Québec du 24 mars dernier. UN HABITANT DU COMTÉ DE DERGULSTER.

Mr. le Rédacteur,

La pauvre route de Lotbinière a fait bien du chemin à des plumes comme vous pouvez le voir par la discussion qui s'est élevée dans la Gazette de Québec entre Messieurs L. M. et V. V. Vous ne trouverez pas étonnant que ces mêmes chemins fassent pousser aussi ma plume ; il y a du papier, de l'encre et des gazettes pour tout le monde ; et l'on me pardonnera bien quelques mots à moi qui suis un des intéressés dans la route qui cause tant de difficultés, mais qui m'échappera fort peu car c'est chose peu importante pour moi de l'avoir à ma portée ou à l'écart plus loin.

Je dois vous dire d'abord que je suis au nombre de ceux qui réclament une inspection des terrains selon la loi et qui s'engagent à subir les conséquences. Alors bien raisonnablement on considère que Mr. le grand Voyeur a fait un rapport en notre faveur le 3 Juillet 1841.

La seule chose que je désirerais savoir c'est la raison qui pousse notre conseiller à agir comme il le fait. A-t-il dit ; Faut-il croire, vous ne savez pas, de la route demandée ? Peut-être que le voudrait ailleurs et qui lui demande en roucoulant et en se rouissant : Croyez-vous qu'on doit poursuivre ? Le même conseiller répond comme au premier : Faites toujours vous êtes certain d'avoir la route que vous le voyez.

Comme vous le voyez, ce conseiller a un bon conseil pour tout le monde ; mais à la fin nous pourrions bien nous fatiguer d'avoir un homme qui pour méchager la chèvre et le chou nous envoie ainsi les uns après les autres à faire nos robes, nous prenant pour des moutons, le renard qu'il est.

Ne n'a plus qu'un mot à dire ; c'est que le conseiller se trompe ; il se voit tromper en s'obligeant d'un air d'opulence pour entrer dans le conseil son dessein de satisfaire des pétitionnaires en faisant par quelques décrets tomber les raisons qu'ils exposent par pétite. UN DE VOS AGENTS, St. Fr.

LE FANTASQUE. QUÉBEC, JEUDI 23 AVRIL, 1842.

Fantaisies,

REFLEXION, NOUVELLES ET CANCANS.

Qui bien aime bien châte.

Les dernières nouvelles apportées par le navire à vapeur nous apprennent que la puissance anglaise dans l'Inde a reçu un échec assez sérieux. Nous n'encombrerions pas nos colonnes du détail révoltant des massacres que la mitraille anglaise et le fer indien ont réciproquement faits dans les rangs des dominateurs et des rebelles. C'est-à-dire de ceux qui obtiennent de la manière la plus déloyale, selon les uns, le plus héroïque selon d'autres à défendre leur sol contre de cruels envahisseurs qui se servent de leur force pour porter partout la misère, l'oppression, la dénationalisation, la corruption pour satisfaire l'insatiable besoin du grain et de la domination. Nous ferons seulement remarquer que ces nouvelles n'ont rien qui doive nous surprendre et que nous pouvons nous attendre chaque jour à de semblables événements, car il vient tout un train de ces hommes en grand nombre, opprimés par des tyrans en petit nombre renversés à leur tour l'ordre de ces choses que les autres avaient renversé et déraciné les dominateurs de tout leur poids, multiplié par la haine qu'inspirent de longues années de souffrance.

Mais ce qui doit nous paraître surprenant, c'est de voir l'Angleterre qui fait moissonner sans pitié des milliers d'hommes dont elle veut faire des esclaves bien plus malheureux que ceux pour lesquels elle prétend prendre un si fort intérêt, l'Angleterre qui chez elle a crié famine et se tort de mille façons pour faire face à ses créanciers, se pavant par le monde, imposant ses lois aux uns aux autres, renouer terre et mer pour prouver à tout venant de gré ou de force qu'elle n'est mue que par des sentiments de liberté, de vertu, de philanthropie. Heureusement que nos lecteurs savent à quoi s'en tenir l'ayant appris par expérience, lorsqu'ils entendent parler de liberté anglaise, de vertu anglaise, de philanthropie anglaise ils ont découvert qu'après tout ces mots signifient : la liberté d'engorger ses semblables, la vertu de s'emparer de ce qu'ils possèdent et la philanthropie de ne penser qu'à soi.

Quelques journaux anglais espèrent encore que les nouvelles de l'Inde sont exagérées. Petite chance ! messieurs les anglais n'ont pas grand habitude d'engorger leurs défilés ; s'il s'agissait d'une victoire, par exemple, ce serait différent ; ils sont très complaisants sur le récit et l'embellissement de leurs hauts faits.

D'autres journaux anglais avaient tristement que les dernières nouvelles sont propres à réjouir

les ennemis de la puissance britannique. Eh bien Dieu n'est-ce pas en fait à cette puissance ? Pourquoi agit-elle partout de manière que ceux avec qui elle traite doivent se réjouir de tout le mal qui lui arrive. L'Angleterre se targue de ce que son pouvoir se fait sentir d'un bout de l'Univers à l'autre. Accordé. Mais avouons que d'après l'usage qu'elle en a fait il ne serait pas étonnant que le jour de sa chute fut célébré aussi par un concert chanté dans toutes les langues connues et sous toutes les zônes.

Sir Robert Peel propose de lever un impôt en Angleterre sur les revenus personnels, ce qui tomberait naturellement sur la partie opulente de la population. Diable ! il faut que l'Angleterre soit bien pauvre puisqu'on y parle de taxes les riches et en cas de temps de paix !

À Québec c'est justement l'opposé ; la corporation n'a encore pensé qu'à pressurer les pauvres. Il est vrai que notre ville n'a pas encore une dette comme celle de l'Angleterre, mais cela viendrait passablement vite si on laissait faire nos conseillers à leur folle volonté, et qu'on leur fit crédit jusqu'au montant qu'ils pourraient dépenser inutilement. Notre conseil peut cependant donner un prétexte à ses impôts exorbitants, et dire qu'on est en temps de guerre... ou de guerre entre les voleurs et les honnêtes gens. Lord Durham l'a prédit et nos autres l'accablent. Il faut que le Canada devienne une province britannique aussi bien de fait que de nom. Au moins puisqu'on nous a déjà anglisés par le côté le plus riche on devrait bien nous accorder quelques uns des franchises britanniques, telles que par exemple le droit de suffrage fondé sur la proportion de la population ; le principe de point de taxes sans représentation ; le gouvernement responsable et la faculté de piller son voisin dès qu'il est le plus faible. Jusqu'à ce que cela nous soit accordé nous ne cesserons de crier.

Des nouvelles fâcheuses pour le commerce du bois sont arrivées. Nous en parlerons plus loin. À propos de cela le Canadien dit sérieusement qu'il y a lieu de demander à l'Angleterre une indemnité pour le dommage qu'elle cause au Canada en suspendant tout-à-coup une exploitation à laquelle un grand nombre de ses habitants s'étaient livrés. Est-il possible qu'après tout ce qu'il y a de l'Angleterre notre agréable confrère ait encore la fantaisie de croire. (En la naïveté de l'auteur) que cette puissance pourrait donner quelque indemnité pour le tort qu'elle fait. Ce serait chose nouvelle ! Du reste il est toujours fort innocent et très facile de présenter une requête à ce sujet ; nous avons des gens qui ne sont point de tout embarras sur la requête ; mais l'Angleterre reçoit tout ce qu'on lui donne, même des requêtes ; mais jamais en ait eue aucune, c'est ce qui ne s'est jamais vu de mémoire de gazette et que ni le Canadien ni le Fantasque ne verront jamais. Mais, comme on dit : il n'est pire drague qui soit bonne à essayer.

Les nouvelles des autres parties du la terre sont peu importantes ; les Chinois font tout leur possible pour se défendre et se sont bravement échinés. La Porto est fâchée d'avoir ouvert sa porte à l'Angleterre, elle jure mais un peu tard qu'on ne l'y prendra plus. Les autres peuples sont tranquilles comme des moutons dans la bergerie ; à les voir on ne dirait pas qu'ils sont destinés à la boucherie.

La reine Victoria a l'honneur d'informer ses amis et le public qu'elle continue à fabriquer des sargues pour son peuple.

On trouverait dans nos colonnes de ce jour à la partie consacrée aux connaissances utiles divers procédés de dorure que nous glouons dans les meilleurs traités de Chimie appliquée aux arts ; notre prochaine feuille contiendra quelques autres applications de la dorure qui n'ont pu trouver place dans celle-ci. Nous nous proposons de publier sous le même titre une suite de recettes et de procédés propres à divers corps de métiers en tâchant de les placer autant que possible dans un ordre qui plus tard en facilitera la recherche. Nous ferons remarquer que loin de nous borner à copier simplement les articles que nous

doignons sous le titre général de connaissance utiles, nous les transcrivons totalement en y adaptant un langage plus intelligible pour la classe à laquelle ils sont particulièrement destinés; nous remplaçons les designations scientifiques par les noms vulgaires des ingrédients et nous réduisons les poids et mesures actuels de la France aux poids et mesures en usage en Canada. Comme on le voit ce n'est pas une tâche d'oïsei que nous nous sommes imposée; cependant nous ne regretterions nullement notre travail si, comme nous l'espérons, nous parvenons à être utiles à la classe industrielle en plaçant sous sa main et à la portée de son intelligence des connaissances utiles perdues dans de volumineux ouvrages, entourés d'un langage savant et destinés à d'autres hommes, à d'autres pays. Les personnes qui s'occupent des arts agricoles ou industriels aussi bien par vocation que par agrément et qui posséderaient quelques informations propres à prendre place dans la portion de notre journal consacrée à l'utile, ou quelques ouvrages où nous les pourrions puiser, rendraient service au public aussi bien qu'à nous-mêmes en nous les communiquant; nous nous chargerons avec empressement de les arranger et rédiger sous une forme convenable. Le motif de notre appel est trop louable pour rester sans réponse.

Le commerce des bois.—Il paraît bien certain maintenant comme nous l'avons annoncé il y a long-temps, que le commerce du bois va être violemment arrêté, malgré les représentations de ceux qui s'y trouvent intéressés dans ce pays. Ce changement, qui va causer un effrayant préjudice parmi la classe travaillante qui s'était livrée à l'exploitation des bois et à la construction, et par contre coup, parmi toutes les autres, pouvait être prévu dès long-temps; il justifie aujourd'hui les prédictions des représentants de la ci-devant chambre d'Assemblée à la tête desquels brillait Papineau et qui suppliaient leurs compatriotes, au nom de leur avenir, de ne point abandonner leur vocation agricole, de rester fidèles à la terre qui donne peut-être moins, mais qui donne toujours. Leurs prévisions s'accomplissent et l'on n'a rien fait encore pour remédier aux maux qui après nous avoir renoués long-temps vont nous atteindre demain. En attendant que l'industrie ait pris une autre débouchée si l'on veut sauver le pays d'une ruine très prochaine, il faut tous et chacun de nous renoncer au luxe; abandonner autant que possible l'usage des objets fabriqués en Angleterre; car nous vous le disons et ceux qui aiment leur pays ne prennent pas la grande résolution de braver leurs besoins à leurs moyens ce qui est fait de Canada. Chacun comprendra que lorsqu'on n'a pas plus de bois à donner en paiement des marchandises anglaises il faudra donner de l'argent monnayé. Or dès que le pays en sera dépourvu il sera totalement à la merci des banquiers qui lui feront la loi et qui comme on le pense bien lui feront du mal. Qu'on prenne bien garde: après ce temps-ci se servira de marchandises venant d'Angleterre c'est s'acheminer rapidement à l'exploitation de tous les canadiens en faveur des capitalistes et des marchands anglais. Le temps nous manque aujourd'hui pour développer notre idée; mais qu'on ait patience nous y reviendrons si souvent; car la seule chance de salut qui nous reste aujourd'hui quoiqu'un peu tard c'est la cri: *Adieu le luxe. Vive l'industrie canadienne et rien que l'industrie canadienne.*

UNE SCÈNE DU RECENSEMENT.

On est dans l'intérieur d'une cuisine où sont une femme, un homme et quelques petits enfants.

Entre le recenseur accompagné de son clerc qui tient sous le bras un livre très-gros au moyen duquel il se croit un très-grand personnage.
 Le femme. Ah mon dieu, quoi qu'on m'aye dit, d'insister! je les reconnais à leur vilaine mine. C'est un vrai ordre, une saisi, une assommation, un surprenant. Y a-t-il un moment pas que ça pour nous faire manquer de tout.
 Le recenseur. Saisant d'une manière affable. Excusez-vous madame nous venons.....
 La femme. Oui, où je suis ben vous venez pour ce qui ux de g'occeur à qui nous devons quel-ques p'atres sous.....

Le R. Pardonnez-moi madame ce n'est pas pour cela que.....
La F. Ah ben c'est donc pour c'infèrnal de tailleur à qui mon mari doit pour un paire de culottes de culottes sur lesquelles il lui a voté trois quarts de beau drap et même plus; faut-êtro ben.....
Le R. Eh non madame vous vous trompez, c'est pour.....
La F. Tiens j'ai que j'étais bête l c'est pour c'êto variétiou de servante à qui j'ons presque crevé z'un œil d'un coup de manche de hachette déformé comme ail m'a manqué; mais j'ai ben conté; qu'a poursuivi, qu'a poursuivi, je n'émis rien et là peut prouver par mon serment que je n'y ai pas touché.....
Le R. Je vous assure que.....
La F. Allez, allez, vous faites un métier de corps sans-arme, mais vous ne gnezerez pas voi affaite avec nous, avec v'ys faces de rases que vous êtes.....
Le R. Se s'achant un peu. Mais je vous dis encore une fois que.....
La F. Oh l c'est pour not'pouilleux de propriétaire que vous venez, je m'en doute ben et je savions déjà qu'il était pour nous faire arriver malheur; j'avions là quelque chose qui me disait du mal de lui et pis la nuit dernière j'ons rêvé aux erpauuds.....
Le R. Quand je vous dis que je ne viens pas vous faire de peine, voulez-vous m'entendre avec un peu de patience.....
La F. Vous ne venez pas pour la cour! et pourquoi ne parlez-vous pas, plus vite, parlez, parlez; y a-t-il quelque chose pour votre service?
Le R. Si vous m' donnez le temps de respirer, vous verrez que tout ira bien. Je suis chargé de visiter chaque maison afin de savoir combien il y a de monde. Tout ce que vous avez à faire c'est de répondre à mes questions.
La F. Si l' ne sont pas trop impertinentes, voyons.....
Le R. Combien êtes-vous dans cette maison?
La F. Comptant rapidement sur ses doigts, moi, mon mari, Jean, Pierre, José, Baptiste, le Marianno leus enfants, nos enfants et la petite Paulinette, 23 bien comptés. C'est tout je suppose, je vas laver mon plancher.
Le R. C'est bien, madame; à présent dites-moi combien vous avez d'enfants.
La F. D'enfants! En r'ha une question! a ha ça dites moi donc pourquoi vous voulez savoir tout ça?
Le clerc du recenseur. C'est pour la reine; ainsi dépêchez-vous de répondre.
La F. Ah c'est pour la reine, ben hique j' en ben je ne vous dirai pas mot. Est-elle curieuse c'êto reine j' vas-t'il me fournir le nez dans ses affaires, moi? Vous pouvez lui dire de ma part qu' n'a peut avoir d'enfants tant qu' n'a voudra je n'irai pas lui demander qu' n'a le compte.
Le R. Voyons, voyons, répondez nous crainte ou bien nous serons obligé de nous plaindre. D'ailleurs c' n'a peut vous faire aucun mal; ce que nous vous demandons n'est que pour le recensement.
La F. Le recensement! quelle bête d'est-il! Ça magé-t il! ça vole-t'il? ça va-t'il sur l'eau.
Le clerc du recenseur se lachant et se redressant. Si vous n'répondez de suite aux questions que nous vous faisons nous allons dresser nos procès verbaux et vous vous repentirez de votre obstination.
La F. Tu peux te redresser toi et tes procès verbaux; je ne vous crains pas ni vous ni tons les grattes papier que la reine nous enverra. Si vous m'approchez je vous fends la tête avec ce couteau.....
Le mari voyant que sa femme va trop loin et pourrait le mettre dans de mauvais draps, s'avance en méditant et dit qu'il va répondre aux questions qu'on lui fera: ce que voyant, la femme se retire en faisant de gros yeux au clerc, la moue au recenseur et en levant les épaules comme elle passe contre son mari.
 Après ce la les questions et les réponses marchent tant bien que mal sans interruption jusqu'au moment où on lui demande le Paga de sa femme et où il ouvrirait la bouche pour quo quarante cinq ans, parole qu'elle ne lui laisse pas achever et qu'elle remplira rapidement par: Un pe: plus

de trente ans, puisqu'il faut tout vous dire, bande d'écornifleux.
 Quand le recenseur fut parti la douce femme reprocha en termes énergiques à son mari la complaisance qu'il avait montrée en répondant à des impertinents qui ne prennent toutes ces informations que pour faire un jour taxer le peuple et pour le tourmenter à coup sûr, prédisant que s'il l'avait laissé faire elle n'aurait soufflé mot à tout ce qu'on aurait pu lui demander car elle était bien certaine qu'il ne peut pas y avoir de loi qui autorise la curiosité. Nous pourrions amuser nos lecteurs de la discussion domestique qui s'ensuivit; mais nous ne serons pas assez indiscret pour aller révéler ainsi au public des querelles matrimoniales; ce serait pousser la injustice jusqu'à nous mettre fort mal avec des ménages qui sont fort douches et accommodantes aussi long-temps qu'un ne se mêle pas de ce qui les regarde.
 Le recensement des campagnes nous fournira sans doute quelquel'autre scène récréative.

ANNONCES.

Aidez-vous le ciel l'aidero.

VENTE A L'ENCAEN.

PAR G. D. BALZARETTI.

VENTE DE MEUBLES DE MENAGE.

Sera rendu SAMEDI prochain 22 courant au No. 8, rue Ste. Angèle, presque vis-à-vis G. Poyer, écriv. haut-ville, (postérieur sans rétro) :
 UN grand quantité de meubles de ménage, consistant en :
 1) tables d'acajou, chaises, sofas, buffets, commodes, tapis de Bruxelles et autres, lits de plume, matelas, canapettes, rideaux de fenêtre, miroirs, peles doubles et simples, ustensiles de cuisine, &c.
 Un Fort-Piano de seconde main et une grande variété d'autres articles.
 Couverts et Comptant lors de la livraison.
 Les ventes commencent à MIDI précis.
 22 avril 1842.

Les enchères seront vendus aux enchères de la maison, JEUDI prochain 22 courant à DEUX heures:

- A. RIDPES, 7 bureaux, 4 DEUX heures**
 1) Maraska blanc
 2) bureaux sherry très finés.
 20 quarts de la bouteille.
 30 caisses Vin de Marzeux, été divisé 1831.
 10 de Champagne grand Mousseux.
 50 quarts d'Blanc de Vin blanc français.
 5 pipes, 16 bottes Cognac.
 2 tonnes Whisky.
 25 demi-caisses d'êto Hyeon jeune.
 25 quarts d'Général de la Jamniqué.
 25 quarts d'Général, côtes, et jambons finés.
 25 quarts d'êto.
 50 boites d'Chandelle.
 10 quarts de Meke de Chirocê.
 10 de Huile de Morue.
 3 a-cs Bouillons.
 2 quarts d'êto à l'avelloge.
 25 de Vainc assorti.
 10 boites Vitre.
 200 quarts d'êto et Fiches.
 50 sacs de moulin G. S.
 5 boites d'êto à m'quereux et h'azars.
 Cere jaune, Blanc de Cerve, Pâtisseries, &c.
 —AUSSI—
 50,000 belles briques supérieures.
 1,000 " " ides.
 200 pièces toute à voile blanche d'Angleterre. Et autres articles.

J. M. FRASER & Co.

Édouard Tivierge.

Marchand Tailleur, Rue Craig, St. Roch.
 A l'honneur de annoncer spécialement le public qu'il a l'honneur de recevoir de New York les dernières nûs d'après lesquelles il est prêt à exécuter toutes espèces d'ouvrage dans son genre d'après les goûts les plus recherchés.
 N. B. Il a dans son magasin et vend aux prix le plus modérés les draps etc. convenables, aux dernières modes et à la saison.

LOUIS LEMOINE.

ARMURIER MÉCANICIEN.
 TRANSPORTERA au 1^{er} Mai prochain, son Atelier de la rue St. Valler à Paris. St. J. n. dans la première maison contre la Porte St. Jean, où il a occupé par son Mr. P. C. et, &c.
 Québec, 21 Avril, 1842.

A LOUER, pour PÂQUES, pour VACHES, une
 maison de deux étages, dans le quartier de St. Valler, QUARANTE arpents de PRAIRIES à BAS BLOU jointant le faubourg St. Valler; Le prix par chaque vache sera 40\$ par la saison, payable d'avance. Il sera fait une déduction raisonnable à une personne qui prendrait toute la prairie.
 S'adresser sur les lieux.
 14 Avril 1842.